

« Dans la mondialisation, la religion est un pôle de résistance identitaire »

Dans « L'Odyssée du sacré », l'essayiste Frédéric Lenoir retrace ce besoin proprement et ancestralement humain de « donner du sens », qui est à la base de tous les grands courants spirituels et religieux du monde.

ENTRETIEN
WILLIAM BOURTON

Il y a près de 150.000 ans, Homo sapiens enterrait déjà ses morts d'une certaine manière, avec armes et nourriture, ce qui tend à montrer qu'il croyait à une forme de survie dans l'au-delà. Comment expliquer ce besoin immémorial de « spiritualité » que l'on rencontre sous toutes les latitudes ? C'est à cette vaste question que Frédéric Lenoir s'attaque dans son dernier essai, *L'odyssée du sacré* : une synthèse des travaux qui l'occupent depuis une trentaine d'années.

Depuis les temps les plus reculés, la grande hantise de l'être humain, c'est la

mort. C'est pour gérer la terreur qu'elle inspire que sont nés les rituels sacrés ?

En tout cas, ce qui est certain, c'est que la première trace d'une apparition d'un sentiment du sacré dans l'histoire humaine, c'est effectivement Néandertal et Sapiens qui vont ritualiser la mort. A un moment donné, on ne sait pas pourquoi, à peu près au même moment, il y a 150.000 ans, on trouve les premiers rituels funéraires dans lesquels on trouve des symboles associés au cadavre : ocre rouge, mise en terre en position fœtale, armes, nourriture, etc. Tout cela évoque évidemment l'idée d'une renaissance possible après la mort. La question de la prise de conscience de sa finitude fait que l'être humain s'interroge sur la vie, sur la mort et sur la question d'une vie après la mort.

La thèse centrale de votre livre, c'est que la religiosité évolue avec les modes de vie...

Exactement. On pense que l'homme préhistorique était un chasseur-cueilleur nomade. Avec ce mode de vie, dans la nature, la religiosité c'est l'animisme, c'est-à-dire la croyance que les éléments naturels sont habités par des esprits invisibles. Avec le passage à

l'agriculture et à l'élevage, à la sédentarisation, on observe que la religiosité change. L'animisme recule fortement et apparaissent les dieux et les déesses de la cité. Et là, c'est très intéressant : on passe d'une religion horizontale, où l'être humain fait partie de la nature, à une religion verticale. Au-dessus, au ciel, il y a les dieux, les déesses qui dominent le monde ; en dessous, il y a la nature ; au milieu, il y a un être humain qui a une sorte de fonction intermédiaire entre le monde des dieux et le monde naturel. Et par le rituel, il maintient l'ordre du monde, l'ordre cosmique.

Avec l'avènement des civilisations, on pare les dieux et les déesses de la faculté de juger les hommes selon leurs mérites terrestres ; avec à la clef, pour les plus vertueux, la promesse d'une vie éternelle paradisiaque après son trépas...

Il y a environ 5.000 ans, dans toutes les civilisations – en Inde, en Chine, en Mésopotamie, en Egypte – vont effectivement se développer, grâce à l'écriture, des religions beaucoup plus codifiées. L'écriture va permettre de rédiger des grands récits, des grands mythes, des codes moraux. C'est à ce moment-là qu'apparaissent les religions antiques, avec cette idée d'une morale et d'une « rétribution » si on commet le bien... Mais ce n'est pas encore tellement développé au niveau individuel ; au départ, les religions antiques sont d'abord collectives : ce qui compte, c'est le salut d'un peuple. C'est d'ailleurs à cette époque que naît la confusion entre le politique et le religieux.

C'est également à cette époque que va se développer la distinction entre le sacré et le profane...

Oui. Le sacré, c'est un sentiment universel qu'on peut tous avoir devant le mystère de la naissance, de la mort, du monde. La religion, au fond, c'est l'organisation du sacré dans des cultures humaines, c'est la dimension collective du sacré, ce qui implique donc des croyances collectives, des rituels collectifs, etc. On va sacrifier certaines choses : des textes. On va sacrifier certaines personnes : des prophètes. On va sacrifier l'espace : les temples. On va

sacraliser le temps : il y a des jours sacrés, des jours fériés. C'est une évolution très importante puisqu'on n'est plus devant un sacré universel, que l'on peut définir comme étant une émotion : on est devant des choses sacrées par les religions.

Vous avez évoqué la confusion entre le politique et le religieux. Elle a généré de sanglantes chasses aux mécréants et aux infidèles...

Le paradoxe des religions, c'est qu'elles unifient, elles créent du lien au sein d'une communauté, elles fédèrent autour de croyances et de rituels partagés des gens qui ne se connaissent pas, qui vivent sur des empires à des milliers de kilomètres et, en même temps, elles vont secréter de la violence. De deux manières. A travers ceux qui ne partagent pas les croyances au sein d'une communauté, d'un empire, d'une entité politique – que l'on va persécuter. Et envers les autres, c'est-à-dire les autres civilisations qui ont d'autres religions et d'autres croyances. Et au fond, lorsqu'on assiste à une globalisation du monde comme la nôtre, cela crée un choc de sacralité. Mais un choc de sacralité qui n'a pas lieu qu'entre les religions, mais aussi entre des religions et le monde profane qui a recréé de la sacralité. Prenez l'affaire des caricatures de Mahomet, qu'on a vécue de manière tragique : c'est un choc de sacralité. Pour la majorité des musulmans pratiquants, ce qu'il y a de plus sacré, c'est la figure du

prophète. On ne peut pas s'en moquer. Pour la grande majorité des Occidentaux, ce qui est le plus sacré, c'est la liberté de conscience et d'expression. On ne peut pas transiger avec ça ; on a le droit de se moquer des religions. Il n'y a aucun dialogue possible lorsqu'il y a une autre chose de sacré.

Au XX^e siècle le concept de « désenchantement du monde » a fait florès. Les progrès de la Raison et des sciences devaient battre en brèche l'irrationalisme des croyances et des religions. Mais elles font de la résistance...

Sur 8 milliards, 6 milliards d'individus revendiquent aujourd'hui une appartenance à une religion. Il n'y a quasiment qu'en Europe où on ne la revendique plus... En dehors, elles résistent d'autant plus fort qu'elles sont confrontées à l'occidentalisation du monde. Dans le monde musulman, dans le monde hindou, dans le monde bouddhiste, on se raccroche à la religion comme un vecteur identitaire face à une standardisation des comportements, des modes de vie. Même s'ils achètent des iPhone et boivent du Coca, les gens n'ont pas envie d'être complètement dissous dans l'américanisation, ce qui fait que la religion est un pôle de résistance identitaire. Et puis, si la religion disparaît de plus en plus dans le monde occidental, ce qui ne disparaît pas, c'est la spiritualité, c'est-à-dire la dimension personnelle, intérieure de la religiosité. L'être humain a besoin de donner du sens – ne serait-ce que pour conjurer l'incertitude, l'aléatoire, le chaos – et le sens ne sera pas toujours religieux... Au contraire, cette dimension spirituelle est en train, de plus en plus, de quitter la religion pour vivre dans un monde laïque. Aujourd'hui, nombre de gens, notamment chez les 20-50 ans, disent : « Je n'appartiens pas à une religion, mais j'ai une vie spirituelle, je pratique la méditation, le yoga, j'ai encore un lien avec la foi chrétienne mais qui ne passe pas par les institutions... »

Si la religion disparaît de plus en plus dans le monde occidental, ce qui ne disparaît pas, c'est la spiritualité, c'est-à-dire la dimension personnelle, intérieure de la religiosité

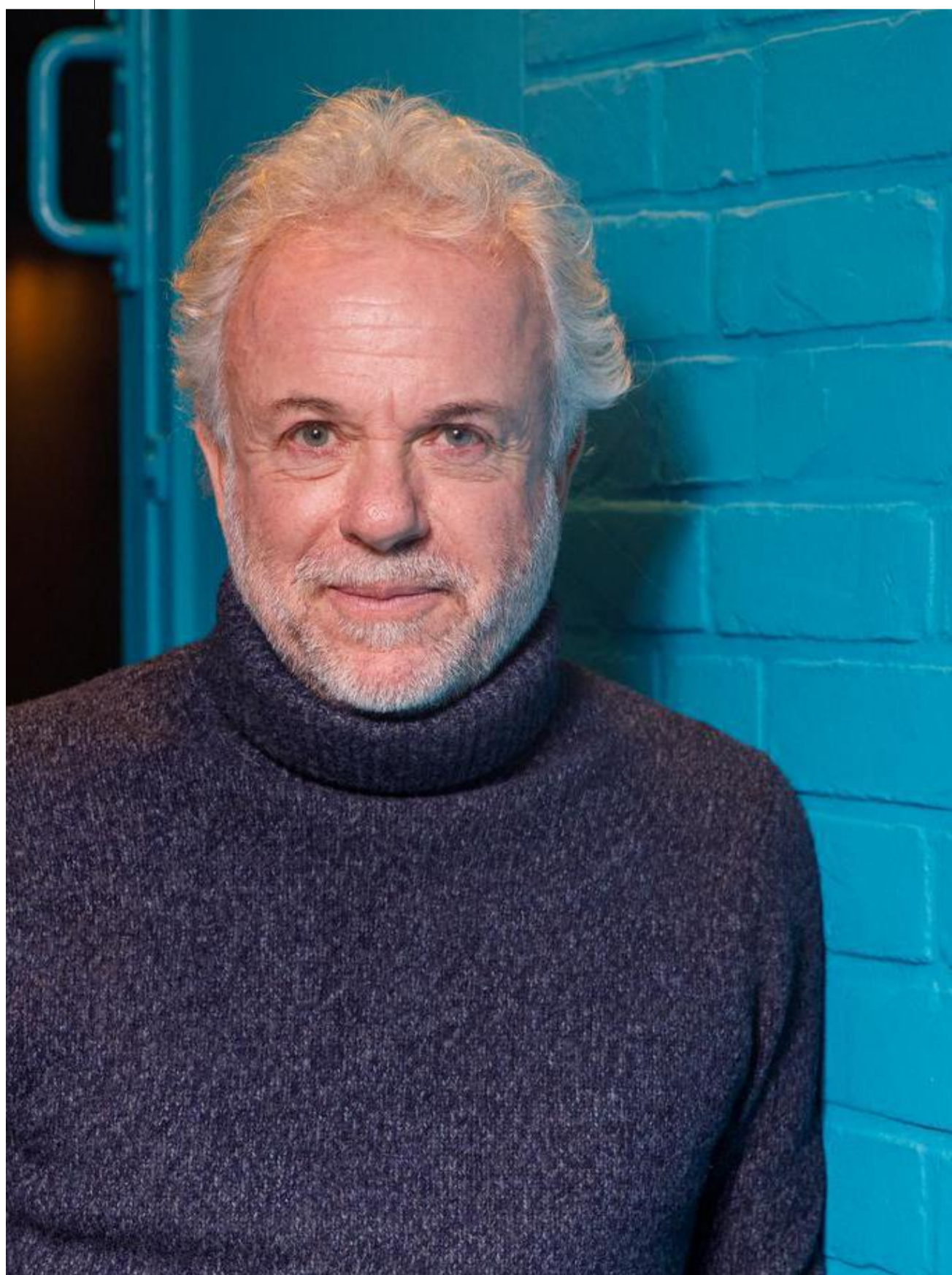
”

Frédéric Lenoir

Frédéric Lenoir, né en 1962, est diplômé en philosophie et en sociologie. En 2001, il publie, chez Albin Michel, *La rencontre du bouddhisme et de l'Occident*, sa thèse de doctorat. Depuis, il enchaîne les essais sur la spiritualité, au sens large, qui sont traduits en vingt-cinq langues. Citons *Le Christ philosophe* (Plon, 2007), *Socrate, Jésus, Bouddha* (Fayard, 2009) ou *Le mystère Spinoza* (Fayard 2017). De 2004 à 2013 il fut directeur du *Monde des Religions* et, de 2009 à 2016, il a produit et animé l'émission « Les Racines du ciel », sur France Culture. W.B.



L'odyssée du sacré
FRÉDÉRIC LENOIR
Ed. Albin Michel
24,60 €.



Frédéric Lenoir enchaîne les essais sur la spiritualité, au sens large. © HATIM KAGHAT.